

ANALYSE Les Etats-Unis semblent tirer leur épingle du jeu énergétique déclenché par la guerre en Ukraine. **11**

RELIGIONS Que signifie la réappropriation culturelle des Bouddhas, qui remplacent nos nains de jardin? **12**

le MAG La question de la retraite des plasticien·nes n'en est pas vraiment une tant leur art est leur vie. **17**

WEEK-END

SOLIDARITÉ
9

LE COURRIER
VENDREDI 15 JUILLET 2022

Izabel Barros, doctorante en histoire à l'université de Lausanne, s'engage pour la reconnaissance de l'implication de la Suisse dans l'oppression coloniale et soutient des communautés au Brésil

Décoloniser encore la coopération



LAURA MORALES

Série d'été (1) ▶ «Je pense que je n'arriverai pas à me mettre vraiment au travail avant la semaine prochaine. Je suis trop surexcitée», raconte Izabel Barros, un sourire au coin des lèvres. Elle balaye du regard les murs blancs immaculés et les étagères encore vides de son nouveau bureau, au cœur du campus de l'université de Lausanne. La veille, elle est officiellement devenue doctorante en histoire, un rêve d'enfant. Pour elle, l'étude du passé est un moyen de se reconnecter à ses racines et de dialoguer avec ses ancêtres.

Izabel Barros a ainsi décidé de diriger ses recherches vers une étude collaborative de l'histoire, spécifiquement dans une approche de l'histoire coloniale multidimensionnelle, en interaction avec les peuples ayant souffert de cette oppression. Un objectif qui se nourrit dans une frustration présente depuis son plus jeune âge.

«C'est la première fois que je me suis sentie à la maison en Suisse, en voyant qu'il était possible ici aussi de créer des communautés»

Elle naît à São Paulo en 1984, un an avant la fin de la dictature militaire. Ce contexte politique imprègne son enfance: «Ma génération, élevée pendant la période de transition, est marquée par la peur.» Elle décrit une atmosphère de non-dits, notamment autour des questions de racisme, alors même que ces thématiques font partie de son quotidien.

Fille d'un «homme blanc de São Paulo» et d'une mère d'ascendance indigène et noire, originaire d'une région très pauvre du pays, elle incarne la diversité ethnique du Brésil et se confronte directement, sans



Izabel Barros mène des recherches sur l'Histoire coloniale multidimensionnelle, en interaction avec les peuples ayant souffert de cette oppression.
OLIVIER VOGELSANG

avoir encore les mots pour les identifier, à des discriminations fréquentes.

«Tous les dimanches, avec ma mère, nous rejoignons toutes mes tantes pour le litige hebdomadaire des cheveux, se rappelle-t-elle. Nous ne le formulions jamais, mais elles savaient toutes qu'elles ne trouveraient pas de travail si elles laissaient leurs cheveux afros au naturel.» L'héritage afro-brésilien n'est alors pas valorisé et quasiment effacé de l'histoire et l'identité nationale.

Pour Izabel Barros, cette confrontation est brutale et se cristallise notamment dans son environnement scolaire. Elle fréquente une école privée catholique où elle ne se sent pas à l'aise parmi les enfants issus·es des familles aisées de cette mégapole qui rejette les personnes venant des milieux ruraux plus pauvres. Comme les membres de sa famille.

Choc apolitique

Plus tard, au sein de l'université publique de la ville, elle se sentira définitivement à sa place. Dans l'établissement règne un esprit constant de lutte sociale. Izabel raconte par exemple comment l'ensemble des étudiant·es et des professeur·es «étaient prêts à paralyser toute l'université si le prix du menu de la cantine

augmentait, même de trois centimes. Si les agents d'entretien avaient des revendications, tout le monde les suivait dans leur grève».

Communautés suisses

Au Brésil, être étudiant·e impliquait presque naturellement une activité politique et, lors de son arrivée en Suisse à Berne, puis sa scolarisation au sein de l'université de Fribourg, la jeune femme se sent déboussolée de ne pas retrouver cet élan. A cela s'ajoute «un nouveau positionnement» dans son identité en perpétuelle évolution: «A São Paulo, j'étais perçue comme une femme blanche dans la plupart des espaces que je côtoyais. Mais ici en Suisse, je suis une femme non blanche issue de la migration. Les gens me demandent souvent ce que je fais en Suisse et attendent une explication détaillée de ma part. Mais pourquoi devrais-je me justifier?»

Quelques années plus tard, elle devient secrétaire syndicale et découvre un nouveau «potentiel de communauté» dans son pays adoptif. «C'est la première fois que je me suis sentie à la maison, en voyant qu'il était possible ici aussi de créer des communautés autour d'un sentiment de solidarité.» Une réalisation qui la lance dans

plusieurs projets répondant à sa conviction d'activisme collectif.

A partir de 2013, elle apporte sa pierre à l'édifice au sein de l'association Cooperaxion, qui travaille d'une part en Suisse, pour une meilleure sensibilisation sur le passé colonial du pays, et d'autre part directement au Brésil et au Libéria, en soutenant les communautés descendantes de personnes esclavisées.

«Au Brésil, nous avions des partenariats avec des familles au sein de Quilombos, des agglomérations créées par les personnes esclavisées qui se sont enfuyées des plantations, explique-t-elle. J'étais responsable du pôle implanté dans la région de Maranhão. Dans cette partie du pays, il y a beaucoup de déplacements forcés et c'est à peine à huit heures de route du lieu d'origine de ma famille.» Parmi les activités du collectif, ils et elles offrent une aide juridique et un appui depuis l'étranger auprès des institutions internationales aux familles en conflit avec les grandes entreprises, notamment impliquées dans l'agriculture intensive.

Coopération élitiste?

En se rendant directement sur place, Izabel Barros a pu appréhender les défis contemporains de la coopération internationale. Son expérience l'amène à la

conclusion amère que les mécanismes d'aide sont, comme l'ensemble de la société, encore fortement marqués par les schémas coloniaux. Elle déplore le fait que, en conséquence de la professionnalisation de la coopération internationale ces trente dernières années, soit apparu une certaine élite culturelle qui est la seule apte à accéder aux nouveaux outils de développement.

«Cette vision n'est pas adaptée à la situation des gens sur le terrain et découle d'une tradition coloniale», continue-t-elle. Izabel Barros retrace l'évolution des institutions actuelles depuis les missions du XVIII^e siècle, certaines transformées en ONG par la suite. Selon elle, beaucoup ne questionnent pas suffisamment les rapports de pouvoirs qui découlent de leur démarche. «Certains de nos collègues sur place, qui travaillent pour des organisations qui reçoivent des financements de gouvernements occidentaux, doivent, par exemple, justifier

leurs achats par des tickets de caisse avec un numéro de série. Mais évidemment les petits agriculteurs n'ont pas ce genre de reçu! Alors ils sont obligés d'aller faire leurs courses au supermarché qui appartient au propriétaire terrien qui expulse les familles qu'ils essayent de protéger.» Une refonte de ce système déconnecté de la réalité est pour elle indispensable.

Et c'est cette faculté à remettre en cause les mécanismes qu'elle espère explorer au cours de son doctorat. En abordant la collaboration comme façon de faire l'histoire, elle aimerait croiser les points de vue et les expériences pour proposer des récits multilatéraux, apporter un regard pluriel sur le parcours de ces ancêtres. Izabel Barros touche distraitement l'enchevêtrement de perles qui cascaden à son cou. «Ce sont mes amulettes, faites de graines cultivées au Brésil. Elles me donnent de la force. Il en faut.»

SÉRIE D'ÉTÉ – PORTRAITS (I)

Ils et elles ambitionnent de changer le monde. Littéralement, puisque ces militant·es, bien qu'ancré·es en Suisse romande, consacrent leur énergie à créer d'autres rapports entre les peuples, à diffuser la solidarité par-delà les frontières. Souvent méconnu·es sur leurs terres, ces internationalistes sont les héros et héroïnes de notre série d'été. **CO**